



Le Banquet d'Atlanta.

Discours du Président McKinley.

Grand Enthousiasme.

Pressé Associé.

Atlanta, Géorgie, 15 décembre.—Le Jubilé de paix d'Atlanta pour lequel sont venus la Président des Etats-Unis, plusieurs membres de son cabinet et de nombreux officiers qui se sont distingués dans la guerre avec l'Espagne, jubilé qui a eu pour résultat des déclarations du chef de l'exécutif qui ont cimenté les liens unissant le nord et le sud, s'est terminé ce soir par un grand banquet dans la salle à manger magnifiquement décorée de l'hôtel Kimball. Il y avait trois cents convives. Tous les hôtes distingués de la ville étaient présents et assis à la table du Président.

Les citoyens d'Atlanta présents représentaient la richesse et les affaires. De nombreux hommes éminents du Sud avaient également pris place aux tables.

A la table du Président étaient assis :

Le Président, Gouv. Allen D. Chandler, Hon. R. A. Alger, Lyman J. Gage, Hon. John D. Long, Charles Emory Smith, Hon. James Wilson, major général William R. Shafter, Hon. Charles F. Warwick, Lieut. R. P. Hobson, Dr. R. D. Spalding, Hon. Stephen O'Meara, major Livingston Mims, Hon. Addison Porter, capitaine R. J. Lowry, Gouv. A. C. M. Pennington, gouv. Voorhees, du New Jersey, Hon. Frank Smith, D. G. Fenno, Hon. Hoke P. Rice, gén. Henry W. Lawton, Rufus B. Bullock, Hon. George R. Peck, gouv. Joseph F. Johnston, major général S. B. M. Young, Hon. E. E. Settle, M. C. major général Joe Wheeler, col. W. A. Hemphill et le maire C. A. Collier.

A la fin du banquet l'honorable Clark Howell a présenté M. McKinley.

Le Président, au moment où il s'est levé, a été l'objet d'une ovation spontanée. La cordialité avec laquelle il a été reçu à toutes les occasions n'a jamais été plus évidente qu'au banquet de ce soir. Le chef de l'exécutif et resté debout plusieurs minutes, s'inclinant pour répondre aux acclamations, avant que les convives lui aient permis de commencer son discours.

Discours du Président.

Voici la réponse du Président au toast : "Notre Pays". Je n'ignore pas votre hospitalité. Vous m'avez toujours fait un accueil et cordial accueil. Ma première visite à ce lieu sous les auspices de votre consociation, le capitaine Howell, et d'un autre Géorgien distingué—le brillant Grady, élevé par une mort prématurée

au moment où son activité pouvait rendre à son pays les plus grands services. Alors nous étions engagés dans de vives discussions économiennes. Nous différons d'opinion, mais la chaleur des débats ne nous faisait jamais sortir de l'honnêteté.

Je me rappelle que quand je défendais sur le système des taxes une opinion opposée à celle de la majorité des citoyens de votre Etat et de votre ville, vous avez bien voulu m'accorder une audition.

Bien que je fusse un étranger, parmi vous, vous m'avez mis à mon aise. C'est depuis ce temps là, que votre Atlanta m'a gagné l'âme.

Les visites que je vous ai faites ensuite n'ont fait que grandir mon admiration pour votre entreprenante cité.

Voilà quatre ans que je ne me suis trouvé en contact avec les populations de la Géorgie, dans une assemblée publique.

Depuis ce temps la nation s'est lancée dans la guerre avec une puissance étrangère. Nous ne cherchions ni à nous venger ni à nous aggrandir; mais à venir au secours d'un peuple opprimé qui désirait être libre et améliorer son sort.

La guerre a été courte et décisive. Ce n'a été qu'une succession de victoires éclatantes sur terre et sur mer; elle a couvert de gloire les armes américaines. Elle a posé devant la république des problèmes nouveaux dont la solution donnera une idée de génie de notre peuple.

Unis, nous pourrions le résoudre à notre plus grand honneur et au bénéfice de tous. La guerre nous a rapprochés; son règlement cimentera notre union.

Réunis! quel glorieux résultat! Il réalise mes pensées et le désir qui m'anime en ce moment, alors que je suis au milieu de vous; il explique la chaleur et cordiale démonstration dont nous venons d'être les témoins et qui a fait battre les cœurs de tous ceux qui aiment notre République.

Réunis! nous le sommes de nouveau et, cette fois, pour jamais. Enseignons le dans nos écoles; Publiions le dans la Presse; Proclamons le du haut de la chaire; que le monde entier le voie et le sente; que cette union soit acclamée, à la fois par le nord et par le sud!

En paix avec le monde entier, en paix avec nous-mêmes, nous pouvons marcher d'un pas sûr, sur la route du progrès et de la prospérité.

L'honorable John D. Long, secrétaire de la marine, a porté un toast à la marine.

Le général major William R. Shafter a été chaleureusement applaudi.

L'honorable George R. Peck, l'orateur du nord au banquet, a été applaudi avec vigueur pour son toast à la nouvelle Union.

L'honorable Stephen O'Meara, de Boston, a prononcé un splendide discours qui a provoqué les applaudissements de tous.

L'honorable Lyman J. Gage, secrétaire du trésor, a répondu par un speech bref et aimable au toast "comment le peuple a payé la note".

Comme les précédents orateurs M. Gage a été bruyamment applaudi.

Tout decorum a été écarté quand le général Joe Wheeler s'est levé pour parler. Le distingué citoyen du Sud a été l'objet d'une ovation sans pareille. Ce n'est qu'au bout de cinq minutes qu'il a pu porter son toast.

Le général S. B. M. Young a parlé au lieu et place du général Chaffee sur le sujet suivant :

« Les volontaires considérés par un commandant de l'armée régulière. »

L'honorable Charles Emory Smith, directeur général des postes, le gouverneur Joseph F. Johnston, de l'Alabama, l'honorable Charles F. Warwick, maire de Philadelphie, le congressionnel Evan Settle, du Kentucky, et Richmond P. Hobson, ont été les derniers orateurs de la soirée.



SYBILLE SANDERSON.

La célèbre chanteuse, dont le mari, M. Antonio E. Terry, vient de mourir à Paris, héritière de la fortune entière de ce dernier évaluée à quatre ou cinq millions de dollars.

DERNIERE HEURE.

Une riche héritière.

Pressé Associé. Londres, 15 décembre.—D'après le correspondant du "Daily News" à Paris, le défunt Antonio Terry, le mari de Sybille Sanderson, la chanteuse d'opéra, a laissé une immense fortune à sa femme.

Les derniers moments de M. Terry.

Pressé Associé. Paris, France, 15 décembre.—M. et Mme Antonio E. Terry étaient arrivés récemment d'Aix-les-Bains. Depuis une semaine M. Terry était dans un état comateux, mais il avait conscience de son état et, mardi dernier, il a dit à sa femme: "Très chère! Je sais que je ne peux pas échapper à cette maladie de cœur qui me fait tant souffrir. Chantez-moi l'air dans lequel je t'ai entendue pour la première fois, car c'est depuis ce moment que je t'aime tendrement. Les fanfaillles de M. Terry auront lieu vendredi."

Mort de Christopher Sykes.

Pressé Associé. Londres, 15 décembre.—Christopher Sykes, le clubiste et mondain bien connu, ami intime du prince et de la princesse de Galles, est mort aujourd'hui à l'âge de 67 ans.

Mort de l'acteur Lacey.

Pressé Associé. Londres, 15 décembre.—Walter Lacey, un vieil acteur de la troupe Phelps-Kean, est mort.

Mort du Baron Newton.

Pressé Associé. Londres, 15 décembre.—On annonce la mort de William John Legh, baron Newton.

Mort du baron Vonn.

Pressé Associé. Londres, 15 décembre.—Le baron Vonn, capitaine de l'Honorable Corps des Gentilshommes d'Armes, est mort.

Les chemins de fer de l'Indo-Chine.

Pressé Associé. Paris, France, 15 décembre.—La Chambre des Députés a adopté aujourd'hui, presque à l'unanimité,

un projet de loi autorisant un emprunt de 200,000,000 de francs pour la construction de chemins de fer dans l'Indo-Chine, emprunt garanti par le gouvernement de la colonie.

Le retour de Dreyfus.

Pressé Associé. Londres, 16 décembre.—Mme Emily Crawford, correspondante du "Daily News" à Paris, dit qu'on croit dans cette ville que Dreyfus est déjà en route pour la France.

A la Havane.

Pressé Associé. La Havane, Cuba, 15 décembre.—A une réunion générale des actionnaires de la Compagnie des Chemins de fer urbains tenue hier, la vente de toutes les actions d'un montant de \$1,800,000, a été autorisée au prix de 92.

La moitié du montant a été prise par George W. Young, président de la "United States Mortgage and Trust Company", le sénateur Smith du New Jersey, Percival Farquhar, P. S. Pearson, le colonel G. B. M. Harvey et Hanson frères, banquiers à Montréal.

L'autre moitié a été prise par Ruffe et fils et T. W. Todd, des banquiers de Londres.

Le capitaine général Castellanos a lancé un ordre arrêtant les travaux sur les concessions de chemins de fer, sans préjudice des droits des intéressés, jusqu'à l'établissement du contrôle américain.

Cet ordre empêche la Compagnie des Indes Américaines de commencer la construction d'une ligne de chemin de fer sur la concession disputée de "La Terro".

Le plan de police du capitaine McCullagh comprend l'installation de postes à divers points de la ville, s'il peut se procurer l'argent pour louer les locaux nécessaires. L'effectif comprendra 1200 hommes et des détectives.

Les anciens agents de police seront employés, autant que possible.

A la Chambre des Représentants.

Pressé Associé. Washington, 15 décembre.—La Chambre a battu aujourd'hui tous les records précédents par la promptitude avec laquelle elle a voté le budget des pensions.

Aux jours passés ce budget donnait lieu aux débats les plus animés entre les partis, mais aujourd'hui, quoiqu'entraînant une dépense supérieure de \$4,000,000 à celle de l'année courante, le budget a été voté en vingt minutes, sans un mot de protestation.

Les représentants ont ensuite entamé la discussion du projet de loi sur l'incorporation de la Banque Américaine Internationale. L'adoption de ce projet de loi a été recommandée en 1889 par le Congrès Pan-Américain. La Chambre a décidé qu'un vote aurait lieu demain à trois heures de l'après-midi.

Au sénat des Etats-Unis.

Pressé Associé. Washington, 15 décembre.—La question du Canal du Nicaragua a fait place, aujourd'hui au Sénat, à la discussion du projet de loi allouant les crédits nécessaires pour l'armée et la marine pendant les prochains six mois.

Il n'a pas même été question d'un vote sur le renvoi de la discussion du projet du canal après les vacances des fêtes.

Les crédits ont été votés après des débats animés, principalement sur la question du maintien de volontaires dans l'armée.

Le Sénat a confirmé les nominations suivantes: C. W. Boothby, directeur de l'Hôtel des monnaies à la Nouvelle-Orléans; L. L. Souer, percepteur des contributions directes dans le district de la Louisiane; F. W. Peck, de l'Illinois, commissaire général, et S. D. Woodward, de New York, sous commissaire général des Etats-Unis à l'exposition de Paris.

Athénée Louisianais.

CONCOURS DE 1898.

Etude sur Chateaubriand.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1899 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.

L'Athénée, s'il juge utile, accordera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être écrits dans une langue quelconque, mais en français, réglé, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portera une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel, BUS. ROUX, P. O. Box 725.

DÉPOTS DE GLACES ET D'OBJETS D'ART.

La Plus Grande Maison de ce Genre dans les Etats du Sud.

CONCURRENCE DÉFIÉE.

Les Personnes désirant l'un des Articles suivants feront bien de venir visiter mon Magasin avant d'acheter ailleurs.

Miroirs Français pour Cheminées et entre les Fenêtres de toutes les grandeurs et genres, à Cadres Dorés, Bronze, Ebène, Noyer et particulièrement les Miroirs Brio-à-Brac pour cheminées, aussi bien que les Cabinets Brio-à-Brac pour salons, qui ne peuvent être surpassés en élégance et en main-d'œuvre. Chevalets pour tableau, Piédestaux pour Statues, Stores et Corniches pour fenêtres des dessins les plus artistiques, ainsi que des Cadres à Portraits et Grays, comme Gravures des genres les plus nouveaux et plus beaux qui puissent être faits. Notre stock de Gravures, Etching, et Olographes et Photographures est un des plus beaux et les plus vastes de toutes les récentes publications, aussi bien que les Ornaments de Sèvres, Bisque et Bronze pour Cheminées et Cabinets Brio-à-Brac.

OU LES ARTISTES ET CONNAISSEURS POURRONT SE TROUVER FIERS DE FAIRE LEURS CHOIX POUR CADEAUX DE NOCE OU FÊTES.

N'oubliez pas que

La Concurrence est Défiée, et Venez Vous en Convaincre Chez

OSCAR UTER, Manager. L. UTER, HEIRS

No 232 (VIEUX 47) RUE ROYALE.

8 déc-1898

CEUX QUI CROIENT EN L'Eau Minérale

—L'eau qui nous est fournie par la nature et la seule que nous devrions boire

—devraient nous faire servir chez eux et à leurs bureaux de la fameuse eau des Sources d'Abita. Elle est pure, douce et agréable au palais et sans contredit profitable à la santé. Nous la délivrons à un prix qui justifie son usage exclusif.

Abita Springs Water Delivery Co

609 Passage Commercial, près de la rue Camp.

27 sept-1898

POUR LES FÊTES!

Glaces et Cristallisés, Fruits, Chocolats, Dragées, Bonbons fins, Marrons glacés, etc.

ALBERT C. NARBAL, Gérant.

MAGASIN AGRANDI! D'AUTRES MARCHANDISES!! LE MEILLEUR CHOIX!!

En Montres, Pendules, Diamants et autres Pièces Précieuses, Bijoux des derniers dessins, Argent Massif et Objets en Plaque d'Ornaement, Portemonnaies, Lunettes en or, Statuettes, Portepapiers, Crayons et Plumes en or et argent, etc. Montres, Pendules, Bijoux et Argenterie réparés, et argenterie et dorure faites avec soin

Frantz Bros. & Co., BIJOUTIERS,

No 129 RUE BOURBON, PRES CANAL.

Les ordres de la Campagne seront promptement exécutés.

1er sept-1898

Feuilleton

DE

L'Abellé de la N. O.

No 13 Commencé le 3 Déc. 1898

LE COLLIER D'ÉMERAUDES.

PAR EDMOND FORCHER.

PREMIÈRE PARTIE.

UN CRI DANS LA NUIT.

VIII

Suite.

Et Geneviève, toute rose de cette douce étreinte, s'écria d'une voix vibrante :

—Oh! puisque je sens battre autour de moi tant de cœurs

vallants et bons, je ne crains plus rien.

TX

La journée du jeudi s'annonçait comme devant être capitale pour l'instruction.

La veille au soir le colonel Andréolle était venu confier à M. Chazotte les confidences de Geneviève. Puis Roland était arrivé à la maison d'arrêt de Tours, et le juge d'instruction l'avait aussitôt brièvement interrogé. L'officier, très maître de lui, avait fait les mêmes réponses qu'au magistrat d'Orléans.

—Il est impossible d'admettre que vous soyez venu à Tours sans motif, pour le plaisir incompréhensible de faire une promenade au clair de lune. Vous n'êtes entré nulle part?

—Non, monsieur.

—Vous n'aviez pas de maitresse à Tours?

—Non, monsieur.

—Où habitiez-vous, quand vous étiez en garnison au 66e?

—J'habitais une chambre garnie à proximité de la caserne, rue du Sergent Dobillet.

—Vous avez donné congé à votre propriétaire avant de partir en permission?

—Non, monsieur. J'ai payé ma chambre pour jusqu'à la fin du mois de juillet.

—Pourquoi?

—Parce que je l'aurais ainsi retrouvée, à l'expiration de ma

permission, dans le cas où ma demande de permutation n'aurait pas été agréée.

—Avez-vous laissé avant votre départ quelque chose dans votre chambre?

—Rien, monsieur. J'ai emporté chez ma mère tous les effets et les livres qui composent mon léger bagage.

Le juge n'insista pas davantage; il avait son idée, à laquelle il réfléchit toute la nuit.

Le jeudi matin deux voitures s'éloignaient au trot du Palais de Justice.

Accompagné du procureur de la République, de Graffe, d'un greffier et de trois agents, M. Chazotte conduisait le lieutenant à sa chambre garnie.

Graffe et ses hommes sondèrent les meubles, les murs, le parquet. La literie fut retournée, les placards explorés.

Le lieutenant souriait des vains efforts des policiers. Pendant toute la route, il avait conservé une attitude très correcte, et avait paru aussi tranquille que s'il était parti en promenade avec des amis. Les magistrats qui l'observaient du coin de l'œil s'étonnaient, malgré eux, d'un semblable sang-froid.

—Votre logement ne comprend que cette chambre?

—Oui, messieurs, avec un cabinet situé à côté et qui me servait de débarras.

Le cabinet fut fouillé sans

succès. Un agent trouva seulement dans le bas d'un placard une vieille boîte à bougies.

Le juge fit constater cette trouvaille au lieutenant, qui reconnut sans difficulté se servir habituellement de bougies.

—C'est là tout votre appartement? —Oui, monsieur.

Les magistrats se disposaient à sortir.

Le procureur qui avait jeté machinalement un coup d'œil par une étroite fenêtre éclairant le cabinet de débarras, s'arrêta.

—Et ce jardin derrière la maison, à qui est-il loué?

—J'en avais la moitié, monsieur.

—Pourquoi ne le disiez-vous pas? Craigniez-vous que nous le visitassions?

—Nullement, monsieur; mais je n'y pensais pas. Je n'y ai pas, je crois, mis les pieds deux fois.

La maison habitée par l'officier était une récente construction, ne comprenant qu'un rez-de-chaussée, et bâtie dans un terrain vague, sur le tracé d'une rue nouvelle. Un étroit corridor la coupait en deux, laissant à droite et à gauche, un "appartement garni d'officier."

Derrière la maison, à travers champs, un espace inculte s'étendait, clos de hautes palissades formées de larges planches brutes grossièrement ajustées. C'était le jardin, partagé en

deux, comme la maison. Chaque locataire accédait à son côté de jardin par une petite porte distincte.

La portion du lieutenant Perrière était totalement inculte. Des herbes drues y poussaient de tous côtés. Elle était séparée de la portion voisine par un mur de planches goudronnées, le long duquel couraient de marges treilles poussiéreuses. Dans le fond, surtout, les chardons, les ronces, les ravelles croissaient avec une folle exubérance qui donnait au petit enclos l'apparence d'une forêt vierge en miniature.

Comme un chien en chasse, Graffe entra parmi la végétation hirsute qui lui battait les jambes, et, écartant les touffes, il examina pas à pas le terrain.

Les magistrats étaient restés sur le seuil de la porte et causaient à voix basse.

Soudain Graffe se baissa avec vivacité et une exclamation de surprise s'échappa de sa bouche.

Tout le monde arriva autour de lui.

L'inspecteur était agenouillé le long de la palissade de clôture extérieure, au milieu d'un massif de chardons hérissés de piquants.

Il montra du doigt le sol.

—La terre a été foulée en cet endroit, il n'y a pas longtemps.

En effet, sous le lacs de broussailles, on apercevait un

espace large comme les deux mains où la couleur brune de la terre mise à nu contrastait avec les verdure environnantes.

Tous les regards se portèrent alors sur le lieutenant.

Il n'avait pas bronché, et sa physionomie n'exprimait rien autre chose qu'une absolue indifférence.

Il murmura d'une voix dédaigneuse :

—La belle merveille! Quelle taupe sera passée là!

L'inspecteur, entouré d'un cercle de têtes avidement penchées, se mit à creuser avec ses mains la terre, qui, à peine tassée, s'élevait facilement. Un trou profond d'une dizaine de centimètres fut bientôt ouvert.

Graffe continua à creuser. Il s'interrompit tout à coup.

Un unanime mouvement de curiosité avait encore rapproché les têtes.

Parmi la teinte boueuse de la terre grasse, un point d'or luisait.

—De l'or!

L'inspecteur sautait entre ses doigts l'objet brillant et voulait l'arracher du sol.

—Vous voyez bien que vous ne pouvez pas nier plus longtemps, et que votre culpabilité est démontrée, évidente, éclatante comme le jour qui vous éclaire!... Avez-vous donc!... C'est bien vous qui avez assassiné Mme Langlade, n'est-ce pas?

Le lieutenant ne répondit pas. Son visage avait subi un changement qui frappa les magistrats et les policiers. Une pâleur cendrée avait envahi ses joues; et ses yeux, dilatés, fixaient avec effarement le chapelet d'anneaux d'or.

—Vous ne pensiez pas que la justice vengeresse viendrait, jusqu'au fond de ce misérable jardin, chercher la preuve juridique de votre crime!... Vous ne répondez pas! Votre trouble répond pour vous!... que je vous dise, monsieur! Je ne puis que vous répéter une chose c'est que je suis innocent! Je ne comprends rien à l'incompréhensible chaos d'événements au milieu duquel je me débats depuis vingt-quatre heures! C'est le plus affreux des cauchemars et je me demande, en vérité, si je deviens fou!

—Mais, monsieur, je n'ai rien à avouer!

Le juge d'instruction poussa